
FRANCE

Triste faubourg

Maxime Andres

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

Triste faubourg | Maxime Andres

CHAPITRE 1 : FAUBOURG NORD

Je quitte le faubourg.

Faubourg embrumé à jamais, lugubre, aux pavés bleus, au macadam gras. La brume ne me manquera pas. Tout comme les odeurs qu'elle charrie, d'ailleurs.

Alcool, naphthaline, encre d'imprimerie, huile de moteur, urine, sueur et mort. C'est difficilement exprimable avec des mots. Brume opaque dans laquelle on s'emmitoufle à chaque pas, disons simplement qu'on peut la toucher du doigt et, qu'en chacun de nous autres, habitants du faubourg, elle prend racine dans nos souvenirs, notre enfance comme une sorte d'ancêtre lointain, une vieille amie... en bref, quelqu'un de vague. Que l'on ne connaît pas mais que l'on a toujours vu, d'aussi loin que l'on peut s'en souvenir.

Après ma dernière tasse de café, il sera temps. Je m'arrête un instant, regarde autour de moi, allume une cigarette comme pour créer dans cet espace, pourtant aussi bien connu de moi-même que mon propre corps, un instant jamais vu. Hors du temps. Comme pour redonner un peu de poids à ce corps, qui ne dégage plus aucune ombre.

Pourquoi cette mise en scène... allez savoir. Mais le mal est fait. Me voilà arrivé à la fin : le mégot est fumant, je le jette.

Réajuste mon col et la cravate qui l'étouffe puis ferme mes fenêtres, tire mes rideaux, vérifie le gaz. Je laisse une assiette sur la table, quelques tartines, un peu de poitrine, une pomme, dans l'espoir qu'un jour peut-être, quelqu'un vienne. Qu'on ne me dise pas que je ne sais pas recevoir.

La porte claque, bruit sec, brutal, rappelant le son d'une corde trop rêche, trop vieille, qui craque, se tend sous le poids des choses qui tombent, bruit net. Sans appel.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

J'ai tous mes effets. Je laisse les clefs sur le verrou, devale quatre à quatre les marches splendides de cet escalier mité. Me voilà dans la rue. Sur les pavés bleus, le macadam gras. Entouré par la brume, cette vieille amie, qui sent ce qu'elle a toujours senti. J'avance droit sur l'avenue principale du faubourg nord. À pas mesurés et rapides, ces odeurs ne me manqueront assurément pas. Une histoire me précède, me colle à la peau, comme si chaque chose vécue, vue, chaque souvenir, n'était que présent, aliénant la perception de la mémoire et du réel. Ils m'irradient, me parlent, leurs paroles sont inaudibles. Ce sont des mots que ces souvenirs me chuchotent, des mots aux ponctuations lacunaires, sans points, sans virgules, d'une traite. D'un coup sec et violent, asséné en plein plexus. J'existe à cet instant. Et ces chimères entre rêve et souvenir me traînent, guident mon corps dans des dédales de rues qui ne sont là que pour me prouver, au cas où j'en douterais, qu'hier a déjà été, qu'aujourd'hui est déjà hier, et que demain reste à enfouir. Ce sont leurs ordres, la conclusion de leurs idiomes lugubres : enfouir les possibles sous les récurrences. Enfouir sous les livres, avec les cadavres, les échos, les visages et les morts. C'est une ville de morts et ces morts me parlent. La pétroleuse du coin de la rue, le foulard rouge anarchiste de l'homme en complet gris sur le banc, ce café, cette vieille dame bras dessus bras dessous avec sa solitude, sa baguette et son vieux chien, ce gamin au froc rapiécé qui fuit on ne sait quoi pour aller on ne sait où... Dans le faubourg, toutes les époques se mélangent en un rien de temps, me voilà muet face à l'Histoire, à ces histoires : celles des autres, la mienne aussi. Comme si chaque possible de chacun des êtres passant, ombres du faubourg, infusait en moi, et colorait peu à peu ce qui un jour fut moi.

Dans mes rêves, je marche, assommé par les bruits qui m'entourent. Cette ville qui palpète, cent fois détruite, cent fois reconstruite, chantée, adulée, détestée, toujours érigée avec ses symboles et ses cafés infectes. Je marche, et chaque pas, chaque pavé, chaque image est un mot qui me heurte. Je marche, et soudain le voilà, se dressant devant moi, majestueux et salvateur, 48° Nord 2° Est, il est là, planté sur l'eau au-dessus du faubourg : splendide, inaccessible, élitiste, résidu d'histoire et de propagande, fait par le peuple pour des gens qui ne veulent pas se mélanger, beau mensonge aux allures de palais. Sur l'esplanade, je marque un temps, contemple sa grandeur, ses colonnes de marbre.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

J'avance, monte les escaliers, pousse la porte. Les charnières grincent et, grinçant, me racontent leur souffrance, la souffrance de jamais n'avoir pu entrer, de n'être que témoin des gens qui arrivent, et de ceux qui s'en vont. Charnières entre deux mondes, traumatisées par le bruit, celui de l'intérieur beau et grand, et celui de l'extérieur petit et ingrat, fait de voix hurlantes, de voix qui résonnent, celles des machines, des gens qui s'automatisent, piégés au dehors. Charnières entre deux mondes tumultueux, deux mondes qui n'attendent personne : l'enfer des faubourgs, connu, et le reste, inconnu.

Enfin, les charnières se taisent et laissent place au silence monacal du palais sans âge.

CHAPITRE 2 : LE PALAIS SANS ÂGE

Il est curieux d'entrer dans ces lieux où l'image qu'on en avait divorcé de la réalité effective, révélée par l'expérience. C'est un temple, oui, mais le palais sans âge ne dégage rien de noble. Sa mine est opulente, vulgaire dans sa sobriété, grossière par endroits, brutale, mais c'est bien la brutalité de sa structure qui le rend singulier, soulignant sa finesse, celle qui est cachée des portes et des charnières, tout à l'intérieur. Un divorce consommé à la racine de la création du site, entre la forme, à l'image des hommes, et ce qu'elle cache. Cela me fait toujours l'impression d'une rencontre.

Comme si, en cela, il nous était possible d'appréhender avec un peu plus de précision la complexité d'une pensée, de ces choses pures qui naissent du silence de viscères étouffées et de la dureté de corps épuisés. Un bâtiment à l'image des habitants du faubourg. Mes pensées filent plus vite qu'un mot, une bouche, un geste ne peut l'exprimer. Dans la pénombre du palais, mes yeux fixent l'obscurité. J'ai le sentiment, déjà, d'être observé, et dans la suite de détails informes que je distingue, je vois un homme, l'ombre de l'homme, devant moi, rigide. Sa voix, claire et sans âge, laisse présager de sa posture : ce n'est plus un homme mais un guide sévère, comme juge et bourreau d'un jeu dont lui seul connaît les règles. Sans distinguer encore tout à fait son visage, déjà ses mots me parviennent, parcourent la distance infinie qui me sépare de ce qui a été, à venir.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

Voix distincte, grave, les mots sont posés, chaque syllabe passant par le filtre du timbre n'a plus rien à dire, chaque lettre dans sa bouche est comme morte, nette.

« Monsieur, bienvenue dans le lieu. Ici, vous êtes chez vous. Et vous serez responsable de votre propre condition, du rôle à jouer : à jouer face à vous-même et de la posture à adopter face au reste. Vous jugerez de votre juste poids d'homme ainsi que de votre nom. Là-bas, après le guichet, vous verrez le registre sur lequel vous apposerez votre nom, ou l'appellation "néant", en lieu et place de la case susnommée. Je vous remets les clefs du bâtiment. Chaque porte peut être ouverte, chaque pièce peut être visitée. Bon voyage. »

Mes jambes ne supportent plus tout à fait mon corps, mort de peur, de trop avoir à vivre.

Figé. Sursaut d'un instinct depuis longtemps oublié, un muscle squelettique rendu rigide et dur par les tendons saturés, déjà brisé en pensée. Le temps que ce corps reprenne place dans son présent, lourd du poids imposé par ce futur qui, déjà, se perçoit, l'homme est parti sans bruit, sa présence sans substance s'est dissipée. Il n'y a plus que le vide de ces salles sans âge, la porte par laquelle je suis entré, elle aussi, s'est refermée, cadénassant mon passé derrière elle. Je vais, ainsi amputé d'une partie de moi-même, je m'avance vers le guichet : le nom, le rôle, la clef.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

CHAPITRE 3 : L'ENTRAVE ET LE FLEUVE

Voilà ce qu'il en coûte d'entrer. Le gage est ce que nous avons laissé. Nous sommes le prix à payer. Il faut faire table rase du passé. Redéfinir les contours du peu que nous sommes, lesté du peu que nous avons. Quitter la maison, se remodeler jusqu'à en oublier notre propre nom dans ce lieu clos, verrouillé de l'intérieur, froid, inconnu, vierge de toute révolte, de tout tapage, coupé du reste. Reste-t-on fidèle à ce que l'on croit être lorsque la possibilité de tout redéfinir s'offre ? Se savoir, se sentir soi-même profondément dans son corps ? Soupeser avec soin son juste poids ainsi que la part d'étranger qui l'accompagne ? Se résumer avec ces quelques qualificatifs qui permettent l'altérité de cet ensemble qui, un jour, fut moi ? Se redéfinir, en cet instant, n'est-ce pas simplement prendre la mesure de ce qui a été conquis, du moins acquis, ainsi que de ce qui s'est brisé, réparé, fêlé, et de voir chacune de ces fêlures dessiner comme autant d'affluents, un fleuve qui ne serait que moi-même ? Me voir en face. Que reste-t-il de tout cela quand le choix de la facilité qui s'impose, est simplement de tout balayer, d'un revers de main. Lorsque la possibilité m'est offerte de faire sortir le fleuve de son lit, de changer son parcours, de briser ce qui l'entrave. Que reste-t-il de moi-même, lorsque l'injonction, celle de l'homme, pèse, à cet instant sur mon corps à ce point que chacune des jointures de certitudes, de chacune des extrémités de ma personne garante de l'unité de mon être, plient, fondent, vacillent, puis s'effondrent. Quand ce que je pensais être moi n'est plus qu'un tas de cendres, disséminé par les vents. Que reste-t-il ? Mon corps sans réponse sent la colère monter, chaude, dans chacune des veines partant du ventre, des tripes, parcourant les bras, le torse, chauffant l'air des poumons, brûlant la gorge.

Que reste-t-il de ces chairs mobiles, un amas de poussières, voilà ce qu'il reste, c'est tout ce qu'il reste. De la poussière, masse morte inerte, informe, laissée là, en tas. À la croisée des chemins. Voilà ce qu'il reste, c'est tout ce qu'il reste de la chair inerte, du sang qui coagule seul dans sa carcasse. Guidé par une rage incontrôlable, sans but, un homme, non, une bête, une masse qui vit dans l'ignorance de l'existence, voilà ce qu'il reste.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

CHAPITRE 4 : LA LETTRE P

À l'évocation de ces pensées, mon cœur bleuit mes doigts à chaque instant, ils se nouent davantage, me rappelant que chaque pas sort un peu plus le fleuve de son lit et prévient de sa crue imminente. L'heure du choix, guidé par l'injonction. Le nom, le rôle, la clef, le vide, le plein, et le trop-plein, un corps dans un espace inconnu, le silence et l'apparente beauté qui l'environne. À chaque pas sur les dalles, mes oreilles sifflent. Le rythme du cœur battant la chamade, seul son audible du temple vide, remplit mes pensées, obscurcit ma réflexion, noyant ce cerveau spongieux et rachitique dans l'afflux de billes noires, sanguines, que la pompe propulse à tout rompre dans mon corps, atteignant les corps caverneux, frappant ce muscle mou et plissé, se mélangeant en grumeaux épais au liquide céphalorachidien bouillonnant dans mon crâne, fracassant mes tempes comme l'enfant pris d'incompréhension que l'on cloisonne en soi. Le fleuve va sortir de son lit, la crue est imminente, elle emportera tout, les souvenirs, l'amour, la raison. Il faut faire un choix, suivre la voie, guidé par l'homme. Le choix de celui que je veux être, ce à quoi je dois renoncer, le nom auquel je dois renoncer en échange de celui que je veux porter. Qui être ? Moi qui, jamais, n'ai réellement eu l'impression d'habiter ce corps. Chaque pas me rapproche du guichet, le livre, la case, la reliure d'or qui rassemble chacune des pages sur lesquelles il y a chacune des cases dans lesquelles il y a chacun des noms, les noms des autres, de ceux qui m'ont précédé. Je veux sortir, je sens cette pensée se former dans mes tripes, mon cœur. Mais il est déjà trop tard, la porte est fermée, le retour est impossible, le verrou est tombé, il a réintégré la niche de métal dans laquelle il s'est assoupi avec le sentiment du devoir accompli, il attend le retour de la main qui l'actionne, je ne suis pas cette main et il n'y a plus personne. Le départ est impossible. À cet instant, mon corps se raidit, foudroyé par la réponse qui vient tout juste de se détacher de ce tumulte qui m'anime : j'ai mon nom. Quelque pas me séparent du guichet, seize en tout, mon cœur s'arrête comme mort, ma main dessine dans la case un symbole abstrait, la plus infime des réductions de ce que je peux nommer « moi » : la verticale d'abord, d'un geste appuyé et serein, celle sur laquelle tout mon corps se reposera une fois passé le guichet, puis attenant à cette barre, toujours appliqué, le demi-cercle, demi-lune dans laquelle résidera mon passé. C'est ce à quoi je n'ai pas réussi à renoncer, la lettre P, seizième lettre de l'alphabet occidental des symboles abstraits. Je laisse le guichet, l'encre, la case, la page, la reliure et le cahier. Je m'en éloigne, furieux d'avoir été obligé, furieux d'avoir été pressé, furieux de m'y être plié.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

CHAPITRE 5 : MI-HOMME, MI-OMBRE

Peu après, un sentiment d'apaisement m'envahit. J'ai abandonné qui je suis, et pourtant, aucun des goûts amers annonciateurs du regret ou de quelque autre sentiment de la sorte ne se fait sentir, je marche, avance droit, comme soulagé. Toute la colère, peu à peu, s'estompe. Les eaux bouillonnantes ont regagné leur lit, les dégâts sont irréversibles, leur ampleur ne se mesure pas. Mais le calme est revenu et dévoile les nouveaux paysages dessinés par le fleuve. Je sens de la chaleur émaner du cœur, sans pour autant brûler mon corps, sans pour autant rendre mes pensées vaporeuses, mon regard dur. Fièvre calme apaisant chacun de mes organes, rassurant mes mains trempées de sueur. Je marche, je me sens flottant tel un rêveur, flot de pensées incontrôlables, je suis sur la Lune, la regarde, je vole, la Lune emplit mes poumons de sa poussière, elle est immense, si vaste, si vide, si froide, si commune à chacun ; en voilà une pierre qui a du cœur. Je m'enivre de ces rêveries, les sens qui me font palpiter tendent les muscles de ma bouche en un sourire honnête. Je me vois de loin marcher, allure débonnaire, sourire aux lèvres, le pied pas très sûr, je me vois et je me sens peu à peu revenir au réel, au palpable. J'avance vers ce qui semble être le foyer, magnifique. J'entends un écho, comme des respirations lentes, inégales, des grincements dans les graves. Il y a de la vie, c'est ce qu'on se dit au premier abord avant de se rendre compte que seule l'enveloppe semble vivante, les yeux sont vides, les corps ont pris la poussière, certains ne sont plus que des masses grises grossissant et rapetissant au rythme des respirations et des râles, des grognements. La scène est tellement singulière que rien en moi ne peut trouver aucun fragment de souvenir semblable, tout est perdu, suspendu, incroyable. Ces corps poussiéreux sont assis sur de drôles de chaises de cuir. Chacun a une sorte de fil bleu-noir d'apparence visqueuse qui, coulant le long du mur depuis les plafonds peints, vient se planter à même la chair au-dessus du crâne, s'écoulant ainsi dans les veines de chacun des proscrits. Avachis, soufflant, ces gens attendent, rigides, les yeux entre deux mondes, mains jointes, tremblantes, suant dans la poussière, comme suspendus par ces fils organiques. Drôles de rêveurs que cette assemblée. Je les observe, avilis, compatissant, tente de m'expliquer ce qui, devant moi, suit son cours. Je regarde alentour, le foyer ouvre sur l'avant foyer qui, à son tour, ouvre sur cet escalier magnifique où même les songes peuvent monter. À gauche et à droite, deux petites ouvertures, porte à demi ouvertes, qui conduisent aux deux foyers de repos, eux-mêmes mènent, pour celui de droite, à la galerie du buffet, et pour celui de gauche, au fumoir public. Je les regarde et finis par les comprendre. Étrangement, tous partagent l'adversité de la tentative du choix, le second choix. Cette deuxième injonction se résume à ceci : rester et attendre. Attendre quoi, là

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

est la question. Ou se lever et partir, vers quoi ? là aussi est la question, et tant que chacun n'a pas, individuellement, de réponse précise, ces entités apparaissent comme un groupe hétéroclite d'un drôle d'acabit, une masse sans visage, sans mémoire, des êtres sans nom qui attendent, suspendus. Certains, bien que poussiéreux sentent bon, d'autres suspendus depuis déjà trop longtemps, par manque de courage ou par attrait du renoncement et de l'acceptation, ont glissé le long des murs et des lézardes du palais sans âge, s'infiltrèrent dans les sols jusqu'aux sources du faubourg, sous le lieu, et coulent toujours plus avant jusqu'au macadam gras, au pavé bleu qu'ils ont quitté il y a longtemps, sans doute pour une bonne raison.

La pièce est plongée dans la pénombre, teintée des mêmes nuances qui caractérisent les fils bleu-noir qui s'enfoncent, sans raison apparente, dans la chair des proscrits, comme pour accaparer la plus petite part d'humanité en chacun d'eux. Ils sont là sans distinction d'origine, de genre, de classe, assis dans l'attente, leur visage témoigne de ce que moi-même je ressens à leur contact, en ce lieu : la peur, la crainte, le regret, le sentiment d'abandon et tout autant de mots qui n'expriment qu'à demi ce qui, réellement, se passe ici. Mais, à leur état, je distingue néanmoins une nette différence : mes jambes soutiennent encore ce traître de corps qui est le mien.

Et la poussière ne m'a pas encore tout à fait gagné, elle monte doucement le long du pied, je la sens exercer sa pression mystique sur mes veines, mes articulations, et le long de l'os naviculaire, sans pour autant peser un poids trop grand.

Quelque chose me différencie, je sens à chaque respiration expulsée que ma place est ailleurs. Je suis l'intrus. J'ai la conviction que je ne serai pas de ces entités mi-homme mi-ombre qui s'étalent devant moi.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

C'est la seule chose que je sais, la première de mes certitudes. Après une bouffée de cet air saturé de poussière, dont chaque grain, chaque atome, racle ma gorge, s'insinuant à l'intérieur d'un organisme fatigué, refroidissant chacun de mes organes sur leur passage, ramollissant mes chairs, se mélangeant au sang à l'intérieur de la pompe qui bat toujours plus fort dans ma cage thoracique, sous la chemise trempée, le long des poils, mon corps est moite. Je dégage mon pied de l'étreinte de poussière qui l'entrave, m'avance, tends la main vers l'un de ces êtres sans ombre. À son contact, je sens une secousse, un grondement qui, d'un corps à l'autre, ravive une force vitale. Le corps que j'ai touché tressaille, mu par la volonté que je viens de réveiller. Sa tête, dans un mouvement de balancier sordide, s'extirpe non sans mal de la poussière, ses yeux brillent d'un iris vert profond. C'est une femme, vêtue d'un linge blanc maculé de taches de sang d'un rouge profond, saisissantes, d'un réalisme cru parmi toute cette folie terne. Je vois son fil bleu-noir se gonfler comme un muscle, il émet un bruit de liquide, sa tête et ses lèvres bougent, disent ou tremblent, sans qu'aucun son ne puisse en sortir. Tout, chez elle, a perdu son éclat, sa couleur : sa peau blanche, ses lèvres grises, tout sauf ses yeux verts. Je veux partir, tout quitter, ne plus voir, ne plus avoir à comprendre. Je romps le contact. Sa peau si froide. Je veux bouger, m'en aller, effacer tout cela, oublier tout ce que j'ai vu. Mais l'étreinte de la poussière, sournoise, a gagné du terrain, se montrant plus dangereuse que prévu. Mon ventre, noué, convulse. L'envie de fuite, partir à tout prix, quitte à en perdre un membre. J'affole chacun des muscles de mon corps, dégage mes pieds de cette étreinte de mort. Le corps de la femme tremble toujours plus. Je recule, effrayé par la possibilité que ce je vois puisse être de l'ordre de la réalité, que ce ne soit pas que le résultat d'un esprit malade, mais bien une chose vraie qui a eu lieu à un moment précis, dans endroit précis, à une heure précise. Mon corps, mu par la peur, recule, tâtonne dans l'obscurité. Mon esprit, lui, est figé, ne comprend plus, ne traite plus aucune information, se recroqueville peu à peu, s'enferme, se cadenasse dans une folie subtile, fait remonter à ma mémoire des souvenirs d'enfance comme pour exprimer une chose, une vérité, que je ne peux comprendre. L'escalier est profondément beau. Mes sens captent tout, ne trient rien. Le sol sablonneux. L'écho de l'écoulement du liquide dans les fils bleu-noir. L'odeur de champignon, de moisissure, le goût de poussière qui s'insinue dans ma bouche, les infimes détails que capte ma rétine dans l'obscurité toujours plus oppressante. Les battements du cœur, toujours plus rapides et désordonnés et la voix, celle qui finit par résonner, voix cassée, brisée, la voix sort du corps mort et presse le silence :

« Au secours ! Aidez-moi ! J'ai jamais voulu ça, je voulais juste qu'on s'occupe un peu plus de moi, qu'on me prenne au sérieux, s'il vous plaît, ramenez-moi ! »

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

La voix de la femme est encore plus glaciale que son corps, elle exprime ce que même un mot ne peut dire. Je la vois regagner son lit de poussière avant de se taire lorsqu'elle sera totalement recouverte, enterrée sous la poussière, seule dans la froideur, ses paupières refermées sur ses yeux verts.

À chaque instant, je m'éloigne, à chaque instant, je quitte l'horreur, à chaque instant, je respire de mieux en mieux. L'atmosphère est de moins en moins lourde. Sans réfléchir, je pars à gauche. Partir, c'est tout ce que j'ai à faire, je ne serai pas de ces êtres mi-homme mi-ombre que je laisse derrière moi.